

**Entretien de Cécile Misse avec Laetitia Bourget, le 17 Juillet 2007**

**Mémoire de master de médiation culturelle**

**« les associations et collectifs d'artistes plasticiens »**

**3015 est une association d'artistes plasticiens qui privilégie l'artiste et son travail, ainsi que la volonté de créer, non pas dans une dynamique économique, mais plutôt dans une démarche expérimental de l'art.**

Artiste, Laetitia Bourget est l'un des piliers de l'association 3015 (avec Philippe Charles, Augustin Gimel et Mathilde Roman), et travaille sur divers supports plastiques tels que la sculpture, la peinture, la vidéo, l'édition, la photo et aussi sur l'installation et l'intervention (performances). Ses productions se construisent autour des « problématiques corporelles et existentielles mais aussi à partir des contextes sociaux particuliers ».

- Pouvez-vous faire un récapitulatif de l'histoire de l'association ? (comment elle s'est formée, etc..)

C'est une association créée par un artiste, Philippe Charles, qui initialement mettait à disposition son atelier, pour pouvoir accueillir des expositions en collaboration avec d'autres associations ou tout simplement en invitant un artiste à investir l'espace.

Cet artiste est propriétaire du lieu, donc initialement c'est cette ressource-là d'espace, qui est extrêmement difficile à trouver à Paris, qui a suscité l'envie de créer cette association.

Pendant longtemps il était seul à s'occuper de l'activité de 3015, avec quelques personnes qui venaient l'aider mais, essentiellement, c'est lui qui faisait la programmation.

Il a créé l'association en 1999, moi j'y suis depuis 2003, et depuis 2006 nous sommes quatre à faire la programmation. Il y a toujours un certain nombre de personnes qui gravitent autour de nous quand on organise un événement mais sinon on est quatre à prendre des décisions sur ce qui va être montré, sur ce qui se fait.

Ce qui caractérise 3015 c'est que c'est vraiment une structure qui n'a pas de politique précise en termes de types d'événements, en termes de régularité. C'est une association qui s'adapte à la disponibilité de ses membres actifs et aussi à leurs envies. C'est-à-dire, ce qui est moteur dans nos activités, ce sont les rencontres que l'on va faire avec un travail d'artiste, ou avec une problématique qui nous intéresse et du coup ça suscite l'organisation d'un événement.

En fait on a quand même tous une sensibilité commune pour la vidéo, puisqu'on fait tous de la vidéo. Là dans les quatre personnes, il y a une personne qui n'est pas artiste (elle est conférencière, enseignante, critique et programmatrice de vidéos essentiellement).

Le gros de notre travail est de faire des programmations vidéo mais dans un esprit qui prend en compte la programmation comme un contexte qui peut être vraiment travaillé en terme presque de... « d'expérience physique » . On ne fait pas de la programmation dans une salle où les gens sont assis et regardent ; la plupart du temps il y a un travail dans l'espace ou bien dans le déroulement. Par exemple pour mixMédia où on associe des créations culinaires à des projections vidéos. Ou bien on associe la présentation d'une vidéo avec le travail d'un artiste qui ne sera pas forcément « vidéo ». En tout cas, on aime bien travailler comme ça, sur le contexte de la présentation des œuvres.

- Quel était le but premier de l'association ? L'accueil d'artistes ?

Philippe Charles invitait déjà des artistes avant la création de l'association. Ce qui a suscité la création de l'association est déjà de pouvoir associer d'autres personnes à son investissement. Mais ça permet aussi de prétendre à l'obtention de moyens pour ces artistes. Parce qu'en fait, même si on travaille avec « presque rien », quand Philippe a invité des artistes à investir son espace c'était à eux et à lui seulement de prendre en charge tous les coûts. Et quand il a créé l'association c'était pour se donner les moyens de trouver des ressources, autres que ses ressources personnelles.

Pendant un moment la structure a fonctionné dans l'autofinancement avec l'argent de chacun. Et puis on a commencé à avoir un peu des subventions de la DRAC et de la Mairie de Paris. Ce sont des subventions qui restent « très aléatoires », ce qui fait que notre structure reste aussi très aléatoire, et qu'on ne peut pas garantir de durée dans la planification d'évènements. On ne peut pas planifier sur longtemps ou régulièrement, parce qu'on ne sait pas de combien ni quand on disposera de subventions.

- Pour pouvoir avoir des subventions il y a un dossier spécifique à réaliser ?

Pour pouvoir prétendre à des subventions, il faut avoir une structure administrative assez conforme aux attentes des financeurs. C'est-à-dire qu'il faut avoir un organe décisionnaire (bureau et CA), qui fait une assemblée générale au moins une fois par an pour les décisions. Cette assemblée générale doit être reportée sur un journal que le subventionneur peut consulter afin de vérifier que le fonctionnement est bien associatif à « but non-lucratif ». Il

faut avoir un bilan d'activité annuelle, des projets pour l'exercice suivant avec un budget prévisionnel, etc.

Après c'est un travail qui se fait sur des années pour que le subventionneur reconnaisse l'activité de l'association et décide de nous soutenir.

L'association fonctionne exclusivement en bénévolat, c'est assez lourd à assumer. Surtout qu'on a tous une activité de travailleur indépendant.

Le temps qu'on investit dans l'activité associative c'est un temps qu'on investit pas dans notre travail d'artiste. Quand on est salarié on est payé régulièrement, nous le temps que l'on n'investit pas de manière rémunératrice aboutit à ce qu'on ait tout simplement pas de revenus.

C'est pour ça qu'on a une périodicité d'évènements assez étalée : lorsqu'on fait une expo, on bosse que sur l'expo et on ne fait pas autre chose, il faut pouvoir assumer.

Donc principalement l'activité de l'association est financée en « nature » par l'investissement de ses membres actifs et par les personnes qui gravitent autour de notre travail.

La dimension économique apportée par les subventions est de pouvoir financer, dans le cadre de production, les frais comme les tirages photographiques et de payer les artistes. Quand on fait des programmations, quand on invite un artiste, on verse un droit de présentation : c'est quelque chose qui nous semble vraiment fondamental à mettre en place. Ce n'est pas ce qui coûte le plus cher dans l'activité d'une association. Dans une activité de structure culturelle ce ne sont pas les droits de représentations qui coûteraient le plus cher s'ils étaient pris en compte comme il se doit ...

- Ce serait plus d'un point de vue de logistique ?

Oui c'est l'investissement qui est véritablement coûteux qui fait qu'on est bénévole. Toutes les subventions vont pour les frais de projets et pour les artistes. On a juste commencé à se payer un peu pour le commissariat quand s'est possible.

Je crois que le problème dans le milieu des arts plastiques, est qu'on investi tout l'argent dans le fonctionnement des structures et les artistes n'ont pas d'argent pour leur travail. Nous on a décidé de fonctionner à l'inverse, c'est-à-dire, d'abord payer les artistes et puis un jour peut-être on aura de l'argent pour le fonctionnement de la structure.

- Par rapport aux demandes de subventions, avec le temps est-ce qu'il y a plus de crédibilité ou est-ce que cela reste aléatoire ou faut-il montrer qu'on a acquis des connaissances par rapport au travail qui est fait ?

Pour gagner peu à peu une reconnaissance, pour avoir réellement un interlocuteur, c'est déjà un problème. Je pense déjà qu'en île-de-France, on est très nombreux à solliciter, que se soit le Ministère de la Culture, la Mairie de Paris avec des projets très différents. Et ça prend pas mal de temps pour être repéré comme une structure ayant une activité qui correspond à la politique culturelle.

Après à partir du moment où on est repéré ou qu'on a un interlocuteur, c'est bien plus facile de faire reconnaître la qualité de ce qu'on fait.

Mais il y a aussi des exigences. Quand je disais par rapport au mode de fonctionnement, aux conformités, il y a aussi des attentes très précises comme par exemple : que la structure ait un lieu ! C'est une condition ; il y a beaucoup d'associations à Paris qui ne peuvent pas prétendre à des subventions parce qu'elles ont pas de lieu propre. Donc il faut encore plus de temps pour convaincre que ça vaut le coup, malgré les critères, de subventionner l'activité.

Après, à partir du moment où on est reconnu, dans un tissu associatif local, le subventionneur examine le dossier quand il le reçoit. Mais le niveau de ressources qui sera accordé reste extrêmement aléatoire, et n'est pas en relation avec les besoins exprimés. Ce n'est pas du tout prévisible.

On a pas signé de conventions, donc on a les « miettes » des budgets de la DRAC et de la Mairie de Paris. Et parfois il n'y a plus de miettes, ou si peu !

- Ce n'est pas paradoxal d'exiger un lieu alors que les personnes ont besoin de subventions pour acquérir un lieu ?

Ce qui est paradoxal c'est qu'au fond dans le milieu des arts plastiques, les associations d'artistes sont considérées comme étant « accessoires » dans le réseau global des structures, alors que nous en constituons le socle. Donc quand un subventionneur nous donne de l'argent il a le sentiment d'avoir fait son travail par rapport à sa politique culturelle, seulement c'est de la perfusion. Les arts plastiques en général, fonctionnent sur de l'investissement personnel, gratuit de beaucoup de gens qui se débrouillent en mutualisant des moyens, des compétences, des énergies, en mettant à dispositions des biens personnels.

- Ce regroupement d'artistes sous une structure ne serait-il pas comme une autre possibilité face au marché de l'art et aux galeries, aux institutions?

Tout ça n'est pas séparé en fait. Il y a des personnes qui vont évoluer exclusivement dans le milieu associatif mais nous on constate souvent que les associations sont des lieux où les galeries ou les institutions vont repérer le travail, les artistes. Ou même des artistes qui ont déjà une galerie commerciale, vont faire des expériences différentes de leur travail, dans des lieux associatifs.

Ce qui nous caractérise en tant qu'association c'est de ne pas être centré sur des problématiques commerciales et nous avons un rapport au subventionnement qui est tellement aléatoire qu'on se permet une totale liberté dans nos choix.

Je crois qu'après les institutions ont des missions en fonction des subventions qui font qu'elles verrouillent leur choix dans ce sens là. Donc nous on y échappe un peu. Après il y a toutes les variations possibles entre ces deux extrêmes. Il y a des associations d'artistes très proches d'un fonctionnement institutionnel et d'autres très proches d'un fonctionnement commercial. 3015 ne correspond ni à l'un ni à l'autre.

La nature de l'activité n'est pas déterminée par le type de structure. C'est plutôt le fonctionnement économique. Les associations d'artistes sont vraiment le « parent pauvre » du secteur culturel en général, on est le réseau qui correspond à le plus de bidouille avec le moins d'argent et la masse d'évènements la plus importante.

- Ne pensez-vous pas que l'Etat entretient cette situation car après tout ce secteur arrive à se développer pratiquement tout seul...

L'Etat n'est pas le seul responsable de la précarité du domaine des arts, on l'est tous en tant que citoyen.. La plupart du temps on délègue aux pouvoirs publics la mission de mettre des ressources à disposition de l'intérêt collectif, mais ce n'est pas obligatoire. On peut avoir des initiatives personnelles, citoyennes ou philanthropiques ce qui est extrêmement rare en France. Par exemple pour les locaux, c'était l'initiative personnelle de Philippe Charles, si tu le chiffres, cet investissement est supérieur à ce que les pouvoirs publics investissent dans notre activité. Si on avait conscience du fait que, lorsqu'on va voir une exposition gratuite, le travail de l'artiste, lui, n'était pas gratuit, ni le travail des organisateurs ou autre... Si on amettait l'investissement que cela représente, je pense qu'il y aurait probablement d'autres moyens de faire en sorte que ce secteur soit moins précaire sur le plan économique, que d'attendre des pouvoirs publics qu'ils « perfusent » un peu plus. Au fond ce qui est très différent dans le secteur des arts plastiques, par rapport au secteur de la musique ou du spectacle vivant etc., c'est que la dimension commerciale des œuvres est considérée comme la seule perspective normale de rémunération des artistes. Or cette possibilité de vendre

correspond à une très très faible part du travail de l'artiste. Son travail va principalement consister à faire des expositions, rencontrer des gens autour de ses oeuvres, communiquer sur démarche et produire des projets qui n'aboutissent pas toujours à des objets commercialisables ; donc c'est une mentalité qui est totalement erronée et il faut pouvoir la changer. Je pense que notre secteur souffre encore de ces préjugés.

- Dans le cadre de l'association est-ce qu'il vous arrive de vendre certaines œuvres ?  
Nous sommes une association à but non-lucratif . On a pas du tout de convention commerciales avec les artistes, ça veut dire que s'il y a des ventes, c'est l'artiste qui est l'interlocuteur. Donc ça peut se produire, on ne le recherche pas spécialement, c'est l'artiste qui reste responsable de la vente. Il peut faire don à l'association s'il le souhaite, d'une partie du fruit de la vente mais on n'exige pas de pourcentage, on a pas un rapport commercial à la visibilité des œuvres.

- Vis-à-vis du public, comment ça se passe ? Vous essayez d'être en interaction avec le public ou est-ce que vous le laissez venir à vous ?

On a un fonctionnement assez traditionnel par rapport au public. C'est-à-dire qu'on diffuse l'information des événements qu'on organise, ensuite ils viennent ou pas...Après tout ne fonctionne pas de la même manière : pour mixMédia, comme ce sont des repas, il y a pas mal de personnes qui viennent faire l'expérience d'une sorte de restaurant clandestin. Il y a un public très différent pour ces événements. Ils viennent manger et puis découvrent des œuvres alors qu'ils ne sont pas du tout public régulier de l'art contemporain. On a un ancrage assez peu développé au niveau local en fait.

On commence vraiment à essayer d'être visible dans les bistros ou les lieux comme ça autour du local association, mais il y a peu de riverains qui viennent.

On a une liste de diffusion de 1500 adresses et le gros des gens qui suivent notre travail ne sont jamais venus sur place.

- C'est assez étonnant, non ?

En fait il connaissent les artistes, leur travail, par le biais de notre communication en ligne. Assez tôt il y a eu un site qui relatait les activités de 3015, avec la possibilité de s'inscrire à une liste de diffusion et cette liste est devenue importante au fur et à mesure des années . Beaucoup suivent les activités à distance.

On a conscience de ça et on s'attache à mettre en ligne des textes, documentation sur les artistes, des vidéos...

- Au niveau de la perception c'est quelque chose de totalement différent par rapport à d'autres sites d'associations d'artistes plasticiens, en général, qui sont « pauvres ». Ça fait une sorte de « pré-visite » à ce que vous exposez... presque dans la perspective du musée en ligne...

On a une accessibilité qui n'est pas uniquement dans notre lieu par rapport à ce qu'on met en place.

Ce qui nous intéresse aussi dans notre activité c'est de mettre en avant ce qui nous semble faire sens aujourd'hui dans la production des arts plastiques, de mettre en avant un certain positionnement du travail de l'artiste et de la structure qui l'accueille.

Pourquoi créer des structures de diffusion quand on est artiste ? Alors que l'on a beaucoup à faire avec nos œuvres. Parce qu'on a aussi des expériences à mener, et une certaine vision de l'évènement artistique à affirmer. C'est ainsi que les structures se créent.

Cela provient du désir d'artistes qui ne trouvent pas satisfaction dans le type d'invitations qui leur sont faites (ou pas faites d'ailleurs), ou qui ont le sentiment qu'ils peuvent développer une proposition qui offrira un contexte intéressant moteur pour l'activité artistique ...

La première fois que mixMédia a eut lieu en 2000, c'était un évènement assez inédit. C'était vraiment très convivial d'aborder les œuvres vidéos dans le cadre de repas créatifs. C'est un contexte propice à la discussion et cela permet d'avoir une perception très « sensuelle » des œuvres, plutôt que le rapport conceptuel d'un regard critique dans une salle de projection.

Cela s'est beaucoup développé depuis, on est pas nombreux à faire ça, et on s'en réjouit !

C'est quelque chose qui est positif pour les œuvres . C'est ça qui est « moteur » pour nous.

- Par rapport à vos objectifs personnels vis-à-vis de l'association c'est rester avec l'idée du collectif et travailler toujours ensemble ou plutôt vous orienter vers une perspective plus « solitaire » ?

Là nous avons parlé des « piliers », les personnes qui sont vraiment porteuses ; après il y a des gens qui viennent, participent à ce qu'on fait, que se soit par exemple des graphistes qui vont nous aider ou un designer. Des gens comme ça qui mettent leurs compétences à disposition de l'activité de l'association parce que ça leur apporte d'être au contact avec notre travail. Ils le font pendant une petite période. C'est la même chose pour la programmation : il y a des

personnes qui ont des envies que l'association leur permettra de réaliser, et puis le moment vient où ils ne se sentent plus force de proposition alors leur investissement change.

On en est un petit peu là, Philippe Charles et moi : c'est-à-dire qu'on a fait des choses au sein de l'association mais maintenant ce qui est plus fondamental pour nous se passe ailleurs.

Donc le relais se fait auprès des deux autres personnes qui sont arrivées plus récemment. Elles prennent la suite en quelque sorte. Nous on les accompagne, sur la réalisation des projets. Et puis ça s'arrêtera, si plus personne n'est motivé pour continuer à faire des propositions qui mobilisent.

La structure n'a pas pour but d'exister, ce n'est pas son objectif de se donner des moyens de persister. Elle existe car on a des choses à y faire. Autant s'arrêter s'il n'y a plus rien à faire. Il faut dire que les conditions font que c'est particulièrement difficile de tenir sur plusieurs années : c'est de l'investissement en temps, en énergie, en argent personnel... quand on voit qu'on ne peut pas obtenir une pérennisation de cet élan qu'il faut à chaque fois renouvelé et donc à chaque fois prendre sur soi... on s'épuise très vite.

- Avez-vous penser à des partenariats ou mécènes ? A l'étranger cela se fait beaucoup, particulièrement aux Etats-Unis par exemple.

Ce n'est pas différent de chercher un financement du côté public et du côté privé. Il faut toujours convaincre des intérêts ; nous on a une part principale de ressources qui correspond à de l'investissement privé, en nature : en temps, compétences et aussi en services. Ce qu'on possède en argent est extrêmement faible par rapport ce qui est mis en œuvre pour nos activités. On va négocier pour obtenir des tarifs préférentiels qui impliquent que ces entreprises soutiennent notre association : des laboratoires photo, des imprimeurs... On a ce genre de relations qui reposent sur des rencontres de personnes à personnes et qui ne sont pas basées sur le même dispositif conventionné que la recherche de financement auprès des pouvoirs publics.

Pour reprendre l'exemple des Etats-Unis, des structures comme la nôtre n'existent quasiment pas. La première chose pour une association c'est d'engager un chargé de développement, qui devra trouver sa propre rémunération, et qui va travailler à temps plein pour collecter des fonds auprès des fondations, etc.

On est dans un fonctionnement bénévole comme je le disais. Ce qui représente la masse la plus importante de ce qu'on met en place, c'est le coût de notre temps de travail qui n'est absolument pas pris en compte dans l'association, et on réduit autant qu'on peut la part

administrative de notre investissement. Les EU, sont basés sur un philanthropisme des privés qui correspond à une culture différente de la notre .

Ce devrait être un choix des citoyens de choisir ce qu'est la culture au fond... ce qui relève de l'intérêt commun, au lieu de déléguer cette responsabilité aux pouvoirs publics. J'étais déçue quand j'ai constaté que les avantages fiscaux pour le mécénat, ne concernaient que les entreprises ; On aurait pu pérenniser certaines relations en tant qu'artistes si les particuliers avaient pu déduire leur apport financier à la création d'oeuvres.

- Selon vous « artiste » est un métier ou une vocation ?

Oui, c'est plus une profession qu'un métier. On est artiste professionnel, c'est-à-dire que nos moyens de subsistances proviennent de notre activité d'artiste, et on est fiscalement identifié en tant que tel, et on dépend d'une caisse spécifique pour notre couverture sociale...

On est affilié à la MDA, condition aussi qui nous a permis de prétendre à l'atelier-logement de la ville que nous occupons.

La formation est basée sur la création, mais par la suite on est voué à être extrêmement polyvalent. Dans l'association on assume tous les métiers qui gravitent autour de ce type de structure : gestion, communication, etc... Beaucoup de compétences qui en soient représentées des métiers pour lesquels d'autres sont formés spécifiquement. On assume tout ça mais notre profession reste artistique avant tout ! Le sens de ce qu'on fait c'est nos œuvres.

- Est-ce qu'il faut nécessairement passer par un parcours académique pour pouvoir réussir à être reconnu ?

J'ai fait une maîtrise à l'université. Faire un parcours universitaire, surtout en province ça n'aide pas du tout à s'introduire dans le réseau professionnel des arts plastiques.

S'il y a quelque chose à dire ce serait par rapport aux écoles d'art : elles se vendent grâce au fait qu'elles constituent un réseau basé sur des professionnels insérés dans le réseau des arts plastiques. Du coup il y a plus de chances d'être au contact d'artistes, de critiques ou de commissaires qui peuvent t'introduire professionnellement. Cela ouvre une porte par rapport à l'art qui se fait, se montre, se pense... l'université est peu en lien avec l'art en train de se faire.

J'ai commencé mon travail d'artiste pendant mes études et la recherche d'une visibilité pour mes œuvres m'a poussé à sortir du contexte universitaire.

On peut rencontrer des opportunités sans passer par les écoles.

Philippe Charles est autodidacte. Le fait de créer l'association lui a permis de tisser un réseau, mais c'est aussi un danger. En France quand on accueille le travail d'artistes, c'est difficile de valoriser le fait qu'on est aussi artiste. C'est assez mal perçu dans la psychologie des gens.

Mais ça permet de développer tout de même un réseau.

Notre polyvalence tient peut-être à notre parcours...

Et on a du prendre en main toute les dimensions qu'implique notre travail. Quand on rencontre de jeunes artistes, on leur montre, on les conseille, on les oriente...

On considère que toute solution est intéressante à expérimenter, à mettre en place, pour permettre à l'activité de se développer. Le fait de s'associer, de s'autonomiser ou de mutualiser des moyens n'est pas nécessairement quelque chose que tu apprends au sein d'une école d'art. Nous sommes moins centrés sur le fait de défendre corps et âmes la singularité de nos personnalités, mais nous cherchons à nous associer pour faciliter notre parcours.

On donne aussi une visibilité à nos œuvres par notre activité associative. Comme je l'expliquais auparavant, nous créons des contextes qui nous semblent intéressant pour faire l'expérience des œuvres actuelles et tout naturellement cela recoupe parfois nos recherches personnelles. L'un d'entre nous peut avoir envie d'inclure le travail d'une autre d'entre nous au sein d'un projet dont il est porteur. On ne se restreint pas à ce niveau.

Après qu'est-ce que cela signifie la reconnaissance ? Reconnaissance de qui, de quoi ? Ce sera différent pour chacun en fonction de son parcours. Nous cherchons avant tout, des opportunités de travail qui contribuent à maintenir notre élan de création, et à développer des moyens de subsistances en cohérence. Sinon l'activité est vite menacée, elle s'essouffle. Ce qui est important pour développer son activité artistique, c'est la détermination et les projets personnels. Aucune formation ne donne ça à quelqu'un.

- L'association est en relation avec des Réseaux étrangers ?

Oui, par le biais de nos projets artistiques personnels. On est invité pour des expositions, des résidences à l'étranger, et à ces occasions on rencontre d'autres acteurs culturels : artistes dont le travail nous intéresse, collectifs avec lesquels on entreprend des échanges... C'est ainsi que l'on constitue un réseau en mixant nos activités artistiques et nos projets associatifs.